

Canet, le 03 03 2008

M. B. : Nous sommes le lundi 3 mars 2008. Ça fait une grosse coupure, et c'est dur de faire la reprise, d'autant que je marchais un peu sur des œufs, si je puis dire, là, autour de cette question de l'écriture, et puis il se trouve qu'il y a — enfin ça se passe comme ça, des découvertes, qui n'en sont pas — des trucs, que j'avais déjà dits ou abduits, qui reviennent. C'est un mode de fonctionnement, j'oublie et je retrouve. Quand elles ont été écrites, ça va, je peux savoir quand je l'ai dit ou pensé, mais généralement je ne les dépose pas par écrit, sauf le blabla qui est retranscrit depuis peu d'années. Il me semble que ça a quelque rapport avec la chose même dont il est question.

Depuis des années je cherche à saisir ce que Lacan entend par « semblant », et je me suis mis bêtement en tête de mettre Peirce dans le circuit Freud, Lacan, et les autres, car je pense qu'il serait étonnant qu'il n'ait pas eu les grandes intuitions de ses successeurs. Cela n'a peut-être aucun sens, c'est éventuellement burlesque, mais il se trouve que c'est le chemin que je suis depuis un quart de siècle. Ainsi, depuis longtemps, j'ai décidé de « coincer » le semblant, avec l'aide de Peirce. Mais ça ne se laisse pas coincer comme ça, le semblant. Pendant toute une époque, enfin peut-être t'en souviens-tu, François, j'insistais sur l'icône, sur la semblance au lieu de la ressemblance — enfin c'est ce que dit Peirce, l'icône ressemble à son objet —, je suggérais de mettre du catalan là-dedans, et, par translittération, de dire que l'icône *semble* son objet. Mais ça ne collait pas du tout, je veux dire que ça n'avait rien à voir avec le semblant chez Lacan, qui n'est pas vraiment de la dimension de l'icône. Mais un semblant au sens de semblant de. On pouvait tenter ce sens-là, un semblant de, je ne sais pas, d'air marin. Par exemple, dans cette pièce, malgré la fumée que j'y fais entrer, c'est un semblant d'air marin qui passe quand on est un peu attentif. Or Lacan en fait l'agent du discours. Si l'agent du discours est une icône, c'est mal barré. En fait, tout cela ne me menait à rien ; depuis longtemps déjà j'avais abandonné ces idées, et je dois dire que ça m'était sorti de l'esprit, parce que du semblant je n'en bouffe pas à tous les repas, du moins me *semblait-il* ! Mais il se trouve qu'il y a le fameux séminaire de Lacan, que je suis en train de relire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, dans lequel il parle du semblant, et je me disais que c'est pas mal son histoire là, d'avoir un agent du discours, quelque chose qui, à un moment donné, est en position d'agent, agent au sens latin de *agere*, faire, quelque chose qui lance un processus ; et, lisant tous ces trucs-là, je le voyais distinguer certaines choses.

Par exemple, il parle parfois de représentation. C'est très intéressant, cette histoire de la représentation. J'ai failli aller, il y a quelques années, à un congrès de sémiotique sur la représentation, avant de renoncer. J'avais préparé tout un truc, à propos du « re » qui est non pas le « re » de répétition mais le « re » d'insistance. Je m'appuyais sur Littré qui dit : « À la frontière j'ai représenté mon passeport », ce qui fait de ce terme un strict équivalent de « présenter ». Au séminaire de sémiotique, depuis de nombreuses années, nous avons évoqué la question de savoir si une simple présentation pouvait être un signe. La réponse est évidemment positive, même si tout ça peut paraître byzantin. Donc, ça pose la question de la représentation, et, enfin, un beau jour, il y a peu de temps, je me suis dit, mais il faut être vraiment bouché à l'émeri pour ne pas avoir vu ça tout de suite, parce que c'est élémentaire, évident, que bien entendu le semblant est très exactement ce que Peirce appelle le représentement. Fallait-il vraiment que je sois stupide pour ne pas voir ça. Alors il faut justifier, pas la stupidité, quoique en même temps oui, il faudra qu'à un moment donné j'en dise quelques mots, parce que c'est un peu extraordinaire qu'il m'ait fallu vingt cinq ans pour arriver à une idée aussi élémentaire, aussi évidente pour quiconque découvre le semblant chez Lacan et le représentement chez Peirce !

Alors, en quoi est-ce fondamentalement la même chose ? Là, cette fois-ci, j'avance beaucoup plus que je ne fais d'habitude. Usuellement je suis d'une très grande prudence, je dis que ce sont des concepts voisins dans des contextes différents mais là il me semble que non, qu'on est vraiment dans quelque chose de beaucoup plus sérieux. C'est presque un point de capiton, enfin un point où les choses viennent s'accrocher, où la distance entre les deux concepts n'est pas très grande.

Parce que, comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, le *representamen* ou le représentement, je l'appelle comme ça, le représentement, c'est le premier sujet d'une relation triadique. Peirce ne dit pas que c'est un sujet d'une relation triadique, il dit que c'est le premier sujet d'une relation triadique. Et à partir du moment où c'est le premier, eh bien, ça signifie qu'il y a effectivement dans la priméité du représentement quelque chose qui est du registre de l'agent. On peut dire en quelque sorte que si les autres peuvent suivre, c'est parce qu'il y a le premier, pas de second sans premier. On pourrait nous opposer que l'objet est le second sujet. Certes, l'objet est le second sujet, mais il fallait qu'il y ait un premier, sinon on ne voit pas comment il pourrait y avoir un second ! L'objet ne peut pas être premier sujet, d'accord. C'est une question très importante, parce que c'est un problème fondamentalement logique. Quand il dit que le signe ou *representamen* est le premier sujet d'une relation triadique dont le deuxième sujet est appelé l'objet et le troisième l'interprétant, on a là une distinction qui est claire, et un ordre qui est clair.

D'ailleurs, et je m'autocite, dans *Des fondements sémiotiques*, je mets toujours un numéro aux branches de la triade. Je me souviens m'être fait engueuler par Robert Marty qui me disait « Qu'est-ce que c'est que cette histoire qui consiste à mettre des numéros sur les branches ? On n'a pas à faire ça. La relation triadique n'a pas de numéro ». Il confondait triade et trichotomie. Du coup, je me sers de Lacan et de cette équivalence que je fais entre le représentement et le semblant, et je m'en sers pour éclairer peut-être aussi des points de sémiotique, parce que c'est quelque chose qui est relativement peu souligné. Le caractère premier du représentement, sa priméité, induit quelque rapport effectivement avec l'icône, et dire que c'est un semblant, cette abduction de Lacan, c'est une idée qui est absolument extraordinaire : d'abord, il ne peut y avoir que le semblant, c'est-à-dire que pour que quelque chose s'ouvre, il ne peut y avoir que le semblant, et rien d'autre puisque c'est un premier, et un premier ne peut être qu'un semblant. Après, les autres viendront se définir par rapport à lui et, si je puis dire, lui donneront corps. L'objet vient se définir par rapport au représentement, il dit je suis l'autre du représentement, je suis le deuxième sujet, et j'ai de l'altérité par rapport au représentement ; l'interprétant, lui, rentre en tant que troisième, il dit, oui, mais attention, moi, j'établis la relation entre le représentement et l'objet. On voit que chacun joue son rôle là-dedans, a sa place, que l'objet est donc marqué de secondéité, que l'interprétant est marqué de tiercéité. On voit bien qu'il y a dans cette idée de semblant, quelque chose de très profond, de fondamental, et que Lacan avait parfaitement saisi. Alors il ne s'agit pas de se lancer dans des extrapolations philosophiques extraordinaires, de dire que, au fond, l'agent est le semblant, et d'en venir à s'interroger sur la place du monde ; la question, c'est de voir que dans tout discours qui se tient, il y a un agent du discours, et que cet agent est un semblant. On ne dit pas un semblant de quoi, parce que là la question se pose pas, c'est un semblant intransitif. Il n'y a pas un semblant de, on n'est pas du tout dans ce registre-là, et je trouve très astucieux d'avoir pris finalement le terme de semblant. Il aurait été intéressant que Lacan discute avec Peirce sur la notion de représentement autrement qu'il ne l'a fait dans le séminaire « ...ou pire ». Donc voilà.

C'est la théorie des quatre discours chez Lacan, où il dit que tout se structure autour du discours, dit de la structure, c'est-à-dire le discours du maître, où, ce qui vient prendre la place du semblant, c'est ce qu'il appelle le signifiant maître. Il faudrait pouvoir faire un dessin mais je n'ai pas de tableau. Je n'ai pas de tableau parce que j'ai la flemme d'amener le tableau

chaque fois, et puis ça pourrait paraître un peu magistral dans le cadre de mon activité quotidienne. Vous avez donc les quatre discours. On doit bien pouvoir y trouver des dessins, non ? Il suffit de le dire pour ne pas les trouver... Ça y est, voilà : U comme Université, M comme Maître, H comme Hystérique, et A comme Analyste. On parle du discours du maître puisque c'est le discours central. Il dit un signifiant, un autre signifiant, donc il faut bien qu'il y ait deux signifiants au moins pour qu'il y ait quelque chose qui se passe ; ici, le sujet dit barré, qu'on ne voit pas puisqu'il est barré ; et là l'objet dit a. Il dit, au fond quand on ne regarde que le premier triangle là, S1, S2, S barré, on a la formule de définition, si je puis dire, du sujet : le sujet, c'est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, c'est ce que S1 représente pour S2. Voilà.

Discours du Maître	
S1	S2
\$	a

Bon, le discours du maître c'est le discours fondateur du sujet dans l'ordre des signifiants. L'idée, c'est que S1 représente S barré pour S2, donc vous avez une sorte de formule de ce qui se passe là : l'agent-représentement, l'objet, l'interprétant-Autre, et là le quatrième terme. Parce que Lacan, c'est un type à quatre, c'est curieux ça, il est agaçant avec ça, alors après il faut faire des réductions triadiques, parce qu'évidemment...

Discours	
Agent	Autre
Vérité	Production

Le a, dans le discours du maître, c'est ce qui est produit, c'est-à-dire que dans l'opération qui consiste à soutenir le sujet dans le discours des signifiants, le signifiant représente pour un autre signifiant. C'est le signifiant maître qui vient tenir la place du semblant, et le produit de ce discours, c'est l'objet a. Voilà le discours du maître. Et à partir de là on peut faire joujou avec ce petit truc en faisant tourner les quatre bonshommes là. Par exemple, on peut passer du maître à l'hystérique très facilement, contrairement à ce que vous pourriez croire, c'est très facile, et c'est très facile parce qu'en le faisant tourner d'un quart de tour, vous trouvez le sujet cette fois-ci en position de semblant, un semblant de sujet, ou un sujet comme semblant. On peut s'amuser là.

Discours de l'Hystérique	
\$	S1
a	S2

Si c'est le sujet qui se pose là, on a alors dans notre triade de base le sujet qui représente l'objet a, qui est lui venu se poser là-dessous, puisqu'on a fait un quart de tour : le sujet représente l'objet a pour le S1. C'est comme ça que se donne l'hystérique. C'est le sujet qui se donne comme objet du désir pour le maître. Et là, ce qui est intéressant, c'est que le produit de toute cette opération, c'est S2. Traditionnellement si S1 est le signifiant maître, S2 est le Savoir. J'avoue que j'ai longtemps eu du mal avec cette histoire, mais enfin il appelle ça le savoir, et puisque c'est lui qui l'a baptisé comme ça, laissons-le lui. Il ne s'agit pas de dire que les hystériques tiennent toujours le discours de l'hystérique, parce que tous ces discours s'entrecroisent, on passe d'un discours à l'autre continuellement, ce que j'explique dans mon livre, et il y a des problèmes quand on passe difficilement d'un discours à l'autre, quand ça coince. En principe, tous autant que nous sommes, nous faisons l'hystérique, nous faisons tout

ça, nous y passons tranquillement, mais il s'agit là du modèle qui permet de donner un peu la structure.

Après on continue d'un quart de tour. Et vient alors le troisième discours : le discours de l'analyste.

Discours de l'Analyste	
a	\$
S2	S1

Cette fois-ci, dans le discours de l'analyste, le semblant, c'est l'objet a. On peut dire que l'analyste est un semblant d'objet a, et un semblant d'objet a, ça veut dire ce que ça veut dire. Si on prend notre triangle, puisque je suis triadique, quasi triadiste, je vois d'abord les triades, on peut dire que l'objet a représente quoi ? non pas le sujet mais le savoir, le sujet supposé savoir. C'est un truc bizarre le sujet supposé savoir, enfin le sujet supposé savoir, il n'a pas intérêt à se supposer savoir, sinon il devra changer de métier. L'objet a représente donc le savoir pour le sujet. Ça colle, c'est bien ça. Parce qu'on peut dire que c'est autour du semblant d'objet a que s'organise le transfert, il y a des objets qui sont concernés dans le transfert, les objets fondamentaux sont concernés dans le transfert donc ça marche bien, ça tourne bien, ça. Et qu'est-ce qui est produit ? Ce qui est produit, c'est le signifiant maître, c'est-à-dire précisément quelque chose qui a un moment donné vient créer, transformer le discours, parce que lorsque le signifiant maître est créé, ça lance un autre discours, voir le discours du maître. Et enfin, pour terminer les quarts de tours, on a un discours dit de l'Université.

Discours de l'Université	
S2	a
S1	\$

Cette fois ci on est dans la configuration S2, en haut, comme semblant, autrement dit dans le discours de l'Université tout commence par un semblant de savoir — c'est pas con comme idée, il faut bien avouer que Lacan s'était décarcassé pour faire ça —, ça commence par un semblant de savoir, et que représente ce semblant de savoir ? eh bien, il représente le signifiant maître, parce qu'il y a quelque chose là-dedans, il y a l'origine, et c'est l'origine du discours pourrait-on dire, c'est-à-dire que ce qui vient soutenir toute possibilité de discours, c'est le signifiant maître, quelque chose qui vient lancer la bête. Donc, le savoir représente le signifiant maître pour, et c'est là le point qui est assez intéressant, pour l'objet a. Alors ça, là, ça a toujours été un peu le mystère, le discours de l'université, à cause de ça. Si la formule S2 représente S1, le savoir représente le signifiant maître, me paraît à peu près claire, je veux dire que c'est plutôt judicieux de commencer comme ça, qu'en est-il de ce qui suit : pour l'objet a ? Au bout du compte, on pourrait dire que c'est l'objet du désir qui est censé interpréter l'ensemble de la scène. C'est intéressant tout ça parce que vous pouvez voir qu'on n'y échappe pas, enfin s'il y a quelque chose d'important que souligne Lacan, que souligne Freud, qu'a inventé Freud, on peut dire, c'est justement qu'à un moment donné la question du désir est concernée quel que soit le discours qu'on tienne, donc même un universitaire faisant tout son baratin, au bout du compte, il s'adresse à quelque chose qui est du niveau du désir. On voit d'ailleurs que ce discours s'effondre s'il n'y a personne pour y adhérer, c'est-à-dire être en position d'objet a, je veux dire que tout ce discours est centré autour du fait qu'il a besoin d'un interlocuteur désirant, en quelque sorte.

Hier, figurez-vous, j'ai été contacté par des gens en tant que spécialiste de Klemperer ! et j'ai appris ça en recevant un mail, ça m'a fait un choc. Ils m'ont dit oui, comme vous êtes spécialiste de Klemperer, on vous demande d'être membre du comité scientifique du colloque Klemperer. J'ai refusé, bien entendu. Ce colloque aura lieu en 2010 je crois, mais d'ici là de l'eau aura passé sous les ponts. Ça a eu un effet : je suis allé rafraîchir mes connaissances sur

lui. Il se trouve que, hier soir, il y avait précisément un truc très bien sur Klemperer, très intéressant, sur la chaîne Histoire. Vous connaissez un peu l'histoire de Klemperer, ou bien il faut que je vous remette les pendules à l'heure ? J'en ai parlé plusieurs reprises, mais je vois qu'il y en a qui hésitent, donc il faut que...

Victor, Klemperer, qui a été contraint de s'appeler Victor Israël pendant toute la période nazie, alors qu'il n'avait rien à foutre de toutes ces histoires de juifs, aryens, et autres, écrivait, dans des conditions abominables, ses notes sur la langue allemande en nazification, cette nouvelle langue qu'il voyait se développer sous ses yeux. Puisqu'il était absolument interdit d'avoir un livre chez soi, il dit « puisqu'on m'enlève tout accès au livre, je vais noter toutes les petites piqûres d'aiguille que subit la langue, au cours de ce long parcours », un parcours tout le long duquel il a tenu bon puisqu'il est resté à Dresde, où il était né, et jusqu'à sa mort en 1960, et il était né à la fin du XIXe siècle. Il a donc parcouru tout ça à Dresde, à Dresde *mateix* qu'il n'a jamais quittée : il est mort de mort naturelle, dans son lit, comme tout le monde, confirmant par là que le lit est l'endroit le plus dangereux qui soit puisque c'est celui où on meurt le plus souvent. Il a donc fait tout ce parcours, et c'est là le point intéressant, est-ce qu'il s'adressait, lui, à l'objet a ? Je ne le jurerais pas, je ne jugerais pas que c'est comme ça que ça se passait, parce qu'au bout du compte on peut dire qu'il n'avait guère de manifestation de réponse dudit objet. Dans ce travail-là il y avait quelque chose qui n'était pas du registre du « je m'adresse à l'objet a, et si jamais l'objet a faisait défaut, je m'effondrerais ». Un jour il a été mis en prison pendant une semaine, seulement, ce qui est incroyable, parce qu'on avait découvert pendant une perquisition qu'il possédait un livre. Sa femme qui n'était pas juive, ce qui lui a valu d'échapper à une mort immédiate, sa femme qui savait se bagarrer, a dit, « bon, eh bien, c'est moi qui l'ait pris à la bibliothèque, et comme je suis aryenne, j'ai le droit de prendre des livres ».

Ce qui est intéressant chez Klemperer, c'est de voir le détail, comment tous les jours quelque chose de nouveau arrivait, une interdiction supplémentaire, une brimade de plus, c'était terrible. Parce qu'on voit toujours les grands massacres, mais on voit moins bien comment tout ça se réunit petit à petit, ce qui nous rappelle peut-être plus ce qu'on vit : vous n'allez pas fumer, vous n'allez pas faire ça, vous n'allez pas... toutes ces choses-là. On voit bien qu'il y a quelque chose en commun. Il ne s'agit pas d'établir des rapports de façon grossière, je ne suis pas pour, mais enfin. Pendant ce temps-là il y avait donc un type, dont le nom m'a échappé à peine prononcé, un gros con de nazi, qui avait écrit un livre sur la race, comme ils savaient le faire à l'époque, un livre qui s'est vendu à plusieurs millions d'exemplaires — alors là on voit bien la position. Là, on peut dire que s'il n'y avait pas eu l'objet a en face, le type s'effondrait, et son livre avec. Vous voyez qu'il faut qu'il y ait de l'objet a pour qu'il y ait de l'interprétation, pour que ce truc-là tienne, ce discours de l'université, et là il se trouve qu'il y en avait puisqu'il s'agit de l'objet a d'Hitler. Si cet objet était tombé, on aurait pu voir tout s'effondrer, mais quand on prend les ouvrages de Klemperer, qui n'étaient même pas des ouvrages mais des *paperots*, des petits bouts de papier réunis, rassemblés, qu'il cachait chez quelqu'un qui voulait bien les garder à ses risques et périls, enfin c'était terrible... À un moment donné on lui avait enlevé la machine à écrire, puisque « les juifs ne doivent pas posséder de machine à écrire ; les juifs ne doivent pas sortir après dix heures du soir », et il montrait comment par exemple autour de la maison des juifs, où ils vivaient, petit à petit ils avaient interdiction de rentrer dans le jardin public, puis interdiction de longer une rue, ils ne pouvaient que la traverser, un ensemble de règles d'une complexité inouïe qui organisaient un espace de plus en plus restreint. Alors il disait avec un certain humour : « J'ai vécu toute la guerre dans un camp de concentration deux étoiles ». Donc vous voyez peut-être la différence : comment là le discours de l'université, qui est au service d'un autre discours encore, c'est compliqué, parce que tout se mêle, mais il n'empêche que là on voit bien

comment ce discours doit nécessairement avoir le soutien d'un objet a, sans quoi ce discours ne se construit pas.

Et alors évidemment ce discours, si vous reprenez l'exemple, ça marche assez bien, c'est une façon de produire du sujet, ça veut dire que finalement le sujet barré, n'empêche, on voit bien comment, quand ça tient un peu, ça fabrique du sujet. Lacan en parle dans *Silicet* et dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant* entre autres.

Si je reviens maintenant à mon point de départ, c'est-à-dire sur cette idée du représentement comme semblant, on voit bien que toutes sortes de choses peuvent être vraiment les représentements. Bien entendu, quand on suit Peirce, on peut dire que le discours du maître, c'est très exactement, et d'ailleurs Lacan le dit aussi, le discours de la structure. Et effectivement, quand Peirce développe son discours, je vous rappelle ce qu'il dit, il dit que le représentement, premier sujet de la relation triadique, représente l'objet, deuxième sujet de la relation triadique, pour un interprétant, troisième sujet de la relation triadique, qui, à son tour, est le représentement de l'objet pour un autre interprétant, on voit la chaîne des représentements là se définir. Évidemment, si on prend en termes de représentation, le représentement représente l'objet pour l'interprétant, on voit bien que le représentement, c'est le maître là, bien entendu. L'interprétant, c'est le savoir ; s'il y a quelque chose qui a droit de mériter le nom de savoir, c'est l'interprétant, parce que quand vous interprétez, c'est que vous savez quelque chose. Ce n'est pas le représentement qui crée l'interprétant, mais peut-être révèle-t-il l'interprétant à lui-même. Ça, c'est possible. Comment ça marche ?

Eh bien, il me semble justement que le discours de l'analyste, où petit a s'adresse au sujet et représente le savoir, et dont le produit est le signifiant maître, a au moins comme fonction de produire des signifiants maîtres. Qu'est-ce que ça signifie produire des signifiants maîtres ? Ça veut dire faire ce qu'on appelle généralement une interprétation. Quand on dit faire une interprétation, qu'est-ce que ça veut dire ?

Par exemple, M., quand tu dis à la petite Kelly, « il s'est passé quelque chose de grave dans ton enfance », là Kelly se met tout à coup en position de recevoir tout ça, autrement dit elle nous met devant un savoir incarné, qui est déposé chez elle. Si, à ce moment-là, Kelly était restée dans le même état, eh bien, tu aurais rengainé ton interprétation, pour des jours meilleurs. C'est ce que je raconte tout le temps sur Château Rauzé, on cause, on dit des trucs et puis à un moment donné le blessé fait que se produit un S1, mais on ne sait pas quand on le produit, on ne sait pas quel est son effet. Un S1, allez l'attraper, vous ! Vous ne l'aurez pas, le S1, donc vous produisez quelque chose, et à un moment donné, vous avez une réponse en face, et cette réponse vous ne l'interprétez pas autrement que comme un interprétant de votre représentement, même si ce représentement du fait de sa primauté et de sa priméité, eh bien, on ne l'attrape pas comme ça ; par contre il se résout en quelque sorte dans l'interprétant, ce qui fait que d'une certaine façon dans cette opération-là, celui qui sait, c'est bien là, au niveau de l'interprétant, qu'il se situe. C'est pour ça que l'interprétation en psychanalyse, c'est toujours l'opération d'un scribe — ce qui est plutôt donc du côté du représentement —, c'est très emmerdant, mais on peut l'appeler l'interprétation parce que c'est ce qui fabrique des interprétants, c'est ce qui permet que des interprétants surgissent là où jusque-là ils n'avaient jamais surgi. Par exemple, qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné cette petite se mette à faire tout ça ? C'est le fait que tout ça n'était pas directement présent.

Je raconte souvent une histoire, en m'entourant de toutes les précautions utiles, c'est une dame qui venait me voir pour me parler de ses problèmes avec ses enfants, une histoire un peu compliquée, enfin comme il se doit, comme toute histoire, complexe et tout. Au bout d'un an, comme ça, tout à coup elle me dit « J'ai été violée pendant toute mon enfance par mon père ». Et là, qu'est-ce que je dis ? « Votre mère le savait ». Je ne vois pas pourquoi j'ai dit ça, parce que ça n'avait rien à voir. C'était quelque chose qui lui arrivait, qu'elle disait, mais elle le disait sans être impliquée vraiment dans sa parole. Ce n'est pas un signifiant maître là, c'est

un truc comme ça, « J'ai été violée », et je dis, « Votre mère le savait », comme un cheveu sur la soupe. Puis j'ai oublié, elle aussi, et elle a continué à parler de ses enfants, de tout ça, etc. Un an après, vous voyez, c'était tous les ans, un anniversaire, un an après, elle me dit « ah, je viens de me rappeler ce que vous aviez dit, vous aviez dit que ma mère ne le savait pas, c'est donc que ça a eu lieu ». C'est extraordinaire, non ? Vous voyez le renversement inouï. Elle me dit quelque chose mais moi, je mets la mère dans le coup, à tout hasard, enfin je ne sais pas pourquoi je la mets là, je ne le saurai jamais, et un an après elle me dit « avec ce que vous aviez dit », S1, je mets du S2, du savoir jusqu'alors insu qui vient surgir là maintenant. Comme c'est une femme d'une très grande intelligence, elle a pu me décrire dans le détail que ça, elle le vivait depuis toujours. Elle me disait que parfois en avion, etc., c'est vrai que l'avion, outre le côté maternel et tout ça, c'est un endroit où on ne peut pas trop bouger, ce n'est pas un terrain de sport, et elle me dit, « mais j'avais toujours ça comme un flot de base, un truc qui était toujours là, mais je me demandais qu'est-ce que c'était que ces idées, qu'est-ce qu'elles venaient faire dans ma tête », parce qu'elle ne voyait rien qui correspondait avec ça. En fait, elle avait été abusée par son père, puisqu'après on a fixé un peu tout ça, de l'âge de six ans à l'âge de seize ans, et ça se passait tous les jours, et ça, c'était... C'était cette fameuse parole d'une patiente d'Oury qui lui dit « Ça s'est passé mais ça n'avait pas lieu », et ça, c'est superbe, parce que c'est ça. Ça se passait mais ça continuait à se passer. Ça passait, ça se passait tout le temps, mais ça n'avait pas eu lieu, elle n'avait pas fixé quelque chose, et le fait d'avoir fixé a au moins permis que quelque chose vienne se structurer ; ceci dit, on a suivi les choses pendant quelques années, c'était assez long.

Donc vous voyez cette position du discours de l'analyste mais bien sûr il y a les conditions de production du discours, qui mériteraient d'être interrogées pour voir comment sortent tout à coup, par exemple, « votre mère le savait », ce qui est une interprétation. On n'en fait pas souvent, et c'est pour ça que, quand il y en a une, ça vaut le coup de la relever. Vous voyez que la fonction de l'interprétation ne consiste pas à interpréter, « oui, je sais que votre mère... », ça n'a rien à voir avec la choucroute, rien du tout. Est-ce que je savais moi si sa mère le savait ? ! Je n'en savais rien du tout ! Ce n'est pas du niveau du savoir, c'est du niveau de l'inscription, c'est pour ça que je dis que la fonction scribe a beaucoup de choses à voir avec le semblant. C'est la fonction de base du semblant, parce qu'au fond, inscrire quelque chose, c'est disposer, ouvrir les interprétants. D'ailleurs, Lacan, qui avait toujours des formules fleuries et magnifiques, disait « l'interprétation déchaîne la vérité ». Je rajouterai bien : « et le scribe déchaîne les interprétants ». Le point nodal est là : le S1, c'est quelque chose qui vient lancer toute une opération. Alors vous comprenez bien que sans le discours de la structure, aucun des autres discours n'aurait de sens. On ne voit pas ce que viendrait faire l'analyste s'il y avait pas un discours de la structure, de la même manière on ne voit pas ce que viendrait faire l'hystérique, enfin etc., autrement dit le discours de la structure est bien le discours de fond. Que ce soit le discours du maître, c'est à référer à l'analyse, c'est à référer au mode de discours, alors ça, Lacan le développe beaucoup, capitaliste, etc., donc le fait d'avoir choisi le discours du maître participe dans un certain sens de cette volonté d'analyser aussi une certaine modalité discursive dans la société ou dans les rapports humains, dans les rapports plus intimes. Mais il n'empêche que c'est un discours indispensable, la clef en quelque sorte des autres discours, y compris celui de l'analyste.

Voilà. Si vous voulez, c'est dans ce sens-là qu'on peut penser que le représentement est le semblant, c'est-à-dire l'agent du discours dans le discours de la structure, de la structure de la sémiotique, établir une équivalence complète entre représentement et semblant ; et en même temps, ça permet d'éclairer cette position du représentement, dont le caractère premier nous faisait souvent nous questionner sur son appartenance à la catégorie de la priméité ; le terme de semblant nous permet de donner un contenu à cette chose-là.

« Semblant » est un mot de la langue usuelle, mais pas tout à fait, on ne dit pas un semblant, intransitif. Ça devait se dire, je pense que ça devait se dire en vieux français, je pense qu'on devait dire un semblant, à preuve l'existence du terme en catalan : *semblar* ; *semblar* est un verbe, on *sembla*. On « semble » aussi quelqu'un ou quelque chose. J'ai l'impression que ça vous a étouffé, tout ça. Non, ça va, ça ne vous étouffe pas trop ?

Public : Il semble.

M. B. : Il semble, vous semblez étouffés.

Public : C'est peut-être un semblant d'étouffement.

M. B. : C'est un semblant d'étouffement, bon... Alors ce qui nous permet aussi de dire, eh bien voilà, un des points, dans la sémiotique de Peirce en tout cas, qui me paraît toujours important à souligner, c'est que la sémiotique de Peirce comme telle ne traite pas de la représentation mais des conditions de développement des processus de signification. Quand on me demandait à l'époque, puisqu'avant d'être spécialiste de Klemperer j'étais spécialiste de sémiotique, de la même façon, qu'est-ce que la sémiotique ? je disais la science des processus de signification. Je trouve que ça marche assez bien, je vous dis ça à propos de « l'interprétation déchaîne la vérité », que je traduis comme un déchaînement de la sémiose, l'obligation pour des interprétants qui étaient là, tapis dans les dessous, de se montrer. Quand on se demande ce qu'on fait, ce qui est opératoire dans notre travail, on pressent qu'on est le semblant de quelque chose. Je me souviendrais toujours de la première rencontre avec une patiente : on discute, et, à la cinquième minute, je lui dis un truc sans doute d'une parfaite banalité, comme ça, pour entretenir la conversation, et elle me dit « Vous avez tout compris ». Vous imaginez ! Mais le semblant de quoi ? Probablement, la question est hors de propos. On est un semblant, voilà. C'est là que ce concept de semblant est quelque chose de tout à fait opératoire, parce que, quand on est en position de semblant en tant qu'objet a, on voit bien tout ce qui se forge, y compris le fameux signifiant maître, dont on peut penser, si on est stupide et présomptueux, que nous l'avons, nous, produit, alors qu'on l'a simplement produit en tant que semblant. Au bout du compte, c'est l'ensemble de la structure du discours qui fait que du S1 est produit, et ce S1 étant produit, il déchaîne la vérité, et l'autre se retrouve alors avec des interprétants qu'il ne se savait pas avoir : voilà le cycle, enfin un des cycles, parce qu'il y a là des cycles, des sous cycles, des cycles à trois discours, des cycles à deux discours, enfin c'est très complexe.

Si maintenant on venait combiner ça avec ce que je vous ai raconté ces derniers temps, c'est-à-dire les tessères interprétantes ? Je vous disais que les tessères interprètent des types. Ça vaudrait le coup de reprendre Van Ginneken, dont je vous ai parlé, de reprendre ce vieux livre sur les représentations de mot et les représentations de chose. Où mettriez-vous les tessères ?

G. P. : Représentations de chose.

M. B. : Voilà, toi, tu les mettrais de ce côté-là, or, par définition, ce sont des représentations de mot, puisqu'une tessère vient interpréter un type. Là il me semble qu'il y a un *misfit* du côté de ces représentations de mot, représentations de chose, et les tessères, dans le discours de la structure, dans la mesure même où elles sont les interprétants des types, eh bien, elles participent du savoir ; en donnant une formule on pourrait dire : « Le savoir est dans le corps », c'est ça, le corporel. « Va interroger ton corps pour savoir ce qu'il sait ! », et pour pouvoir l'interroger, il faut disposer de types qui sauront lui faire cracher ses tessères. C'est à mon sens la structure fondamentale. Ce n'est pas la même chose que la conversion hystérique, puisque dans la conversion hystérique, c'est pratiquement le contraire qui se fait, c'est la tessère d'un type imaginé qui est présente, et c'est le type qui vient interpréter, parce que c'est la dimension symbolique qui est concernée dans les rapports au corps, le corps symbolique, alors que la production d'un symptôme, c'est quelque chose qui va être interprété par un type, et c'est faute de ce type que le symptôme reste comme ça en jachère, et non en tant qu'il interprète un type mais en tant qu'il soit interprété par un type : d'emblée, le symptôme a une



valeur symbolique, et il faut trouver un type qui lui permette de le libérer. Si vous voulez, dans l'hystérie le corps est prisonnier du carcan des symboles, c'est comme si des bulles de symbolique formaient le symptôme. J'ai eu la chance d'avoir vu une dame qui était une vraie hystérique d'une très grande pureté, avec des symptômes terribles, des symptômes typiques : la paralysie d'un bras, des cécités... et il a suffi de dire quelque chose pour que son bras retrouve son mouvement et ses yeux leur vision. Alors ça, c'est très gratifiant, mais il ne faut pas s'y fier ! Tout cela pour faire la distinction très importante entre le corps tel qu'il est symbolisé dans l'hystérie et ce dont je parle maintenant, qui est le fait des tessères comme savoirs du corps. Parce qu'on peut dire que dans l'hystérie c'est plutôt proche d'un non savoir, puisque souvent le corps qui y est concerné, c'est le corps imaginé, et c'est d'ailleurs comme ça que les médecins, généralistes ou autres, repèrent le symptôme hystérique parce qu'il est atypique, c'est-à-dire lorsqu'il devrait être accompagné d'un ensemble de phénomènes somatiques et qu'il ne l'est pas. Freud avait très bien parlé, depuis le début, de la complaisance somatique ; la complaisance somatique, ça veut dire qu'il y a des points somatiques qui sont beaucoup plus fragiles chez certaines personnes et qui sont donc surinvestis et, ainsi, rendus propres à fixer le symptôme.

Il me semble que ce vers quoi on pourrait se pencher maintenant serait, dans un premier temps, de voir le rapport des tessères avec le S2, c'est-à-dire le rapport du savoir et du corps « sémiotique », celui des tessères. Or nous avons mis l'écriture du côté des tessères, et ainsi l'écriture ne serait-elle pas précisément dans cette dimension, celle d'un savoir corporel ? Certes, « l'écriture, c'est le corps » est une antienne psychanalytique, mais il me semble que c'est quelque chose de bien plus précis que j'aborde, et qui inclut, par exemple, le fait de penser que l'évolution biologique du corps a connu une grande transformation au moment où l'écriture est née !

F. C. : On pourrait dire que le semblant crée le corps ?

M. B. : Voilà, si on ne parle pas, il n'y a pas de corps, enfin celui dont on parle là, celui autour duquel nous sommes. Au fond, on corporéise, même les animaux et tout ce monde-là, même ceux qui ne causent pas. Dès que l'homme s'est mis à parler, il a corporéisé le monde, par extension...

L. F.-C. : Ce qui est troublant, c'est les transformations corporelles...

M. B. : C'est énorme, ça. Par exemple, quelqu'un qui est végétatif pendant quelque temps, pendant un moment où la mobilisation de ce système des tessères est insuffisante, ce savoir qui s'ossifie, eh bien, voit son visage complètement transformé. Je pense ici à celui de cette petite, qui avait l'âge de ma fille, et qui, mois après mois, se dégradait. Le visage comme semblant.

Nous reprendrons tout ça la prochaine fois.